



Les trajectoires des docteurs de la Faculté de philosophie, arts et lettres (FIAL) de l'Université catholique de Louvain (UCL) : leurs recherches, les sources de financement et les débouchés

Heinz BOUILLON

S'appuyant sur une enquête réalisée sur la population des docteurs de la FIAL de ces quinze dernières années, cette étude se propose d'étudier les trajectoires doctorales et leur financement ainsi que les rapports entre le type d'emploi que les diplômés occupent actuellement et la nature des recherches qu'ils ont menées au niveau du doctorat. Les philosophes, historiens, historiens de l'art, archéologues et spécialistes des langues anciennes et modernes de la FIAL de l'UCL qui ont obtenu le titre de docteur sont au nombre de 322. Quelle ampleur ont pris leurs publications postdoctorales? Quelle a été la durée moyenne de leur cheminement? Quelles ont été leurs sources de financement? Quel a été l'impact de la détention d'un diplôme de doctorat sur l'obtention d'un emploi ultérieur (que ce soit dans l'enseignement, dans la recherche, ou dans un autre domaine)? Quels ont été les apports majeurs de la thèse dans le parcours de ces jeunes docteurs? Au vu de la somme de toutes ces expériences, le contexte institutionnel devrait-il faire l'objet de changements? Quels seraient les conseils que ces docteurs pourraient donner aux jeunes doctorants débutants?

Pour répondre à ces questions, nous avons lancé une grande enquête auprès des docteurs promus dans notre faculté de 1995 à 2010.

L'enquête

Les difficultés étaient de taille. Notre base de données facultaire nous donnait le nom des 322 docteurs diplômés ces quinze dernières années. Mis à part les noms des docteurs, la date de dépôt final ainsi que le titre de leur thèse, toutes les autres données étaient lacunaires. Il nous a fallu constater que les dernières informations que nous possédions au sujet de bien des docteurs – essentiellement en philosophie, en provenance d’Afrique ou d’Amérique – parce que périmées, ne permettaient pas d’espérer pouvoir reprendre contact avec eux à court terme. Nous avons d’ailleurs décidé d’effectuer notre recherche sur les quinze dernières années seulement, à cause de cette difficulté de rejoindre les docteurs.

Il a bien fallu constater deux décès.

Nous disposions de 147 adresses électroniques opérationnelles dans la base de données, et nous en avons récupéré 21 additionnelles grâce aux directeurs de thèse. Début février, nous avons envoyé un courriel à ces 168 adresses. Nous avons envoyé 58 lettres à la dernière adresse possiblement valide de nos docteurs. En tout, 226 demandes ont été envoyées ainsi qu’un rappel, six semaines plus tard. Nous avons reçu des réponses jusqu’à la mi-avril...

Nous nous réjouissons, alors, des 100 réponses reçues (chiffre magique, mais vrai!), soit 95 par courrier électronique et 5 par la poste ou par fax. Ce nombre représente 30,1 % de l’ensemble des docteurs de la faculté et 44,2 % de nos demandes de collaboration.

Nous avons considéré que ces pourcentages étaient suffisamment élevés pour devenir représentatifs. Ainsi, dans le cadre de notre analyse, les chiffres évoqués ne

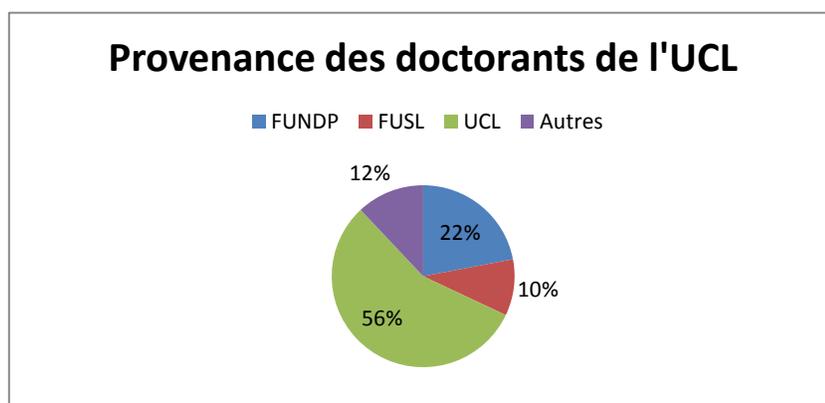
concerneront plus que les documents qui ont été renvoyés aux répondants. Nous savons qu'il aurait été possible de « compléter » nos données par la base facultaire, mais jamais de manière absolue. Nous avons dès lors renoncé à ce processus mixte, et c'est pourquoi, dans le cadre de cette communication, nous ne parlerons que des résultats obtenus au cours de l'enquête proprement dite.

Les acteurs

Notre corpus de 100 répondants compte 49 % de femmes et 51 % d'hommes.

Comme l'UCL offre les deux cycles d'études, elle bénéficie, pour le second, du transfert d'étudiants ayant effectué leur premier cycle ailleurs, soit avant de rejoindre l'UCL pour entreprendre ce 2^e cycle. Quelle est, dès lors, la provenance universitaire de ces docteurs?

Pour l'ensemble des disciplines de la faculté (détaillées plus loin), nous obtenons le diagramme circulaire suivant :

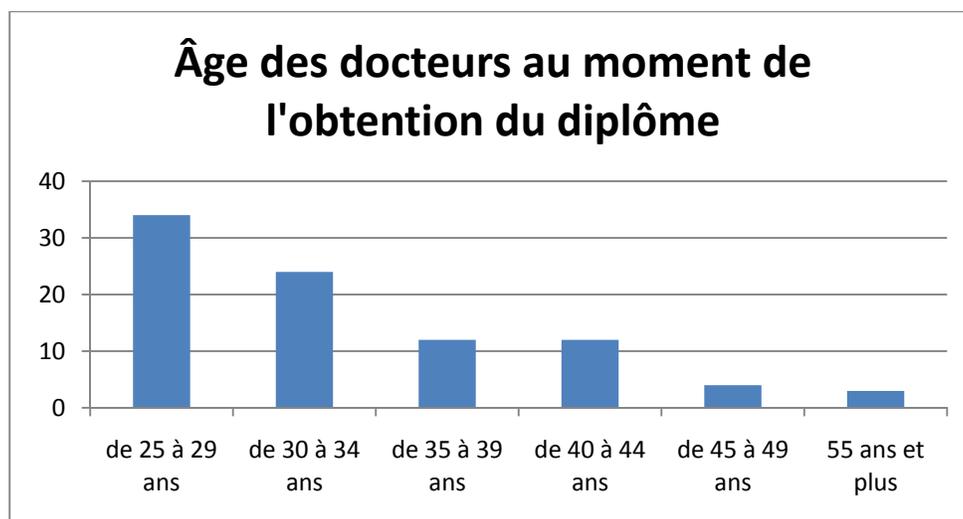


Les étudiants qui ont effectué leur premier et leur deuxième cycles à l'UCL représentent 56 % des inscrits, alors que ceux qui ont effectué leurs deux cycles à l'étranger représentent 12 %. Les étudiants qui ont effectué leur premier cycle à Namur (Facultés

universitaires Notre-Dame de la Paix, FUNDP) représentent 22 % des inscrits, tandis que ceux de Bruxelles (Facultés universitaires Saint-Louis, FUSL) représentent 10 %. Il est à noter que Namur et Bruxelles ont obtenu, entretemps, le droit de décerner le titre de docteur, ce qui devrait modifier ces proportions à l'avenir.

L'âge des doctorants est intéressant également. L'âge moyen de la présentation du doctorat est de 34,5 ans. Les plus jeunes docteurs le sont devenus à 26 ans; le plus âgé, à 61 ans. Comme certains ont « omis » d'indiquer leur date de naissance sur le formulaire, nous n'avons pas pu déterminer l'âge qu'ils avaient au moment de la soutenance.

Nous avons regroupé les docteurs par tranches d'âge pour faire ressortir la tendance. Elle était prévisible, mais le graphique peut tout de même donner des précisions :



Pour être plus spécifique, 34 docteurs ont obtenu leur diplôme entre 25 et 29 ans; 24, entre 30 et 34 ans; 12, entre 35 et 39 ans; 12 également, entre 40 et 44 ans; 4, entre 45 et 49 ans; 3, entre 50 et 54 ans; puis 3 à l'âge de 55 ans ou plus.

Les titres que l'UCL confère sont au nombre de trois, actuellement. Un décret a été pris afin de réorganiser ces titres, récemment, mais nous avons donc regroupé même les anciens docteurs sous ces trois coupes.

Dans notre échantillon de diplômés, nous avons relevé les proportions suivantes :

philosophes	15
historiens, historiens de l'art, archéologues	31
linguistes et littéraires	54

Force est de constater que cette proportion est biaisée par le nombre de réponses reçues. Le doctorat en philosophie a toujours attiré beaucoup d'étudiants étrangers, mais nous avons perdu leur trace.

Voici le détail des disciplines :

philosophes	15
historiens de l'art	5
archéologues	5
historiens	21
linguistes et littéraires (langues classiques et orientales)	9
linguistes et littéraire (langues germaniques)	13
linguistes et littéraire (langues romanes)	30
linguistes (autres)	2

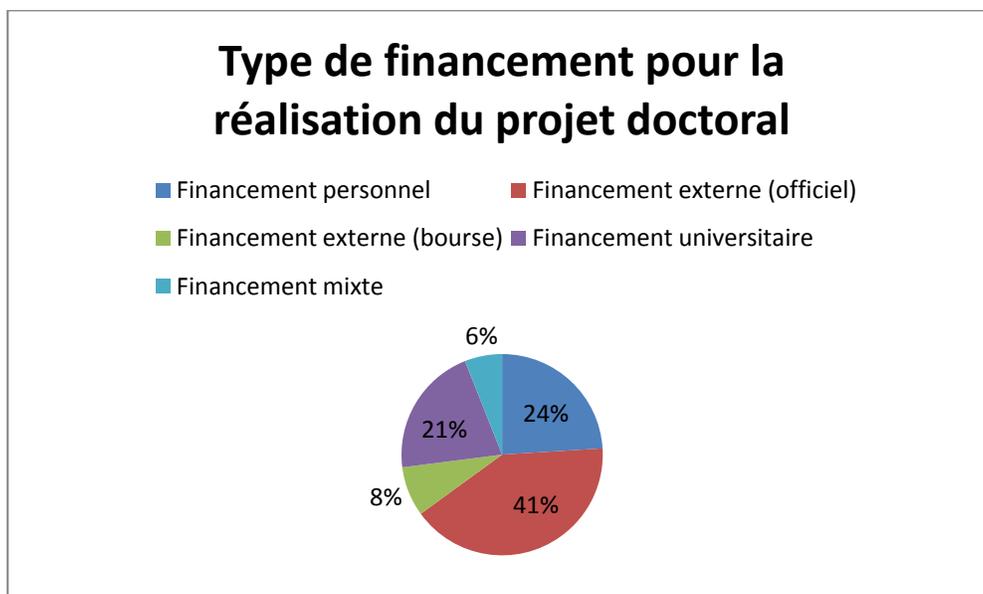
La durée de la préparation de la thèse à la FIAL est variable. Le temps moyen est de 5,9 années. Ceux qui terminent plus vite l'ont fait en 3,5 ans, et le doctorat le plus long s'est échelonné sur 17 ans. Les moyennes de temps diffèrent aussi par discipline. En philosophie, la durée moyenne est de 5,6 ans; en histoire, histoire de l'art et archéologie, elle est de 7 ans et en langues et lettres, elle est de 5,3 ans.

Le financement et les débouchés

Lorsque la motivation pour entreprendre la rédaction d'une thèse existe en soi, lorsque le sujet nous passionne et nous fascine en tant que candidat, lorsque le promoteur est d'accord, lorsqu'on a l'impression qu'on a les capacités intellectuelles et psychologiques pour se lancer dans ce projet, il faut tout de même penser au financement.

Il y a tout d'abord la possibilité de devenir « assistant » à l'université. Dans ce cas, l'université finance jusqu'à 50 % de la recherche, les autres 50 % étant destinés à l'encadrement des étudiants. On peut obtenir un mandat de chercheur, par exemple du Fonds national de la recherche (FNRS), en demandant le titre d'« aspirant », attribué par la Communauté française selon un régime concurrentiel. On peut également obtenir un mandat du Fonds Spécial de Recherche (FSR), ou participer à une Action de recherche concertée (ARC), pour lesquels l'attribution se fait par l'université, mais pour un nombre limité de projets à financement externe. Il est possible, aussi, d'obtenir une bourse de recherche particulière (ex. : Gulbenkian). On peut, de même, financer son parcours de manière mixte (université – financement extérieur). Enfin, on peut financer personnellement ses propres études, par exemple en travaillant dans un autre secteur que celui de l'université et en se réservant du temps pour effectuer ses recherches.

Nous avons tenté de regrouper ces informations concernant nos doctorants et voici les proportions constatées :



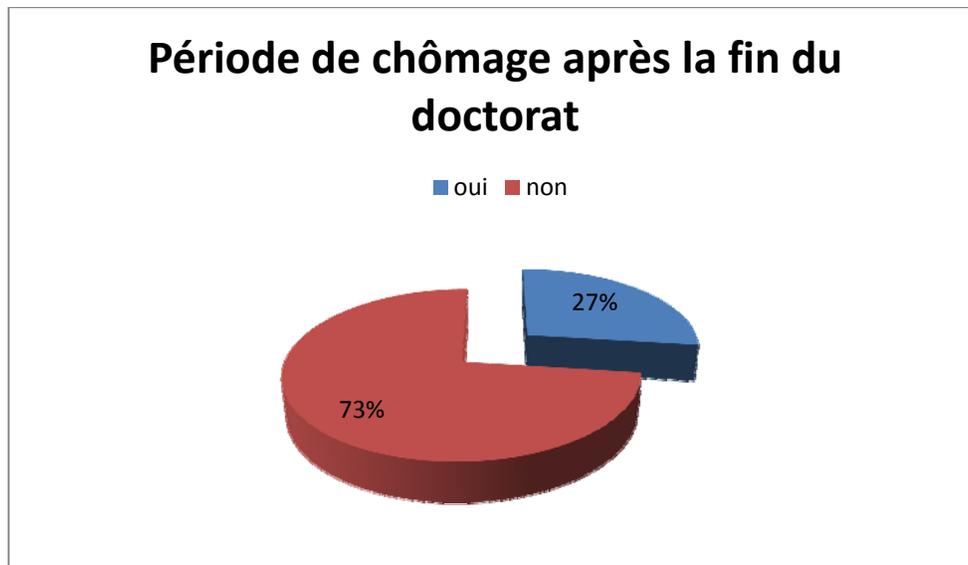
Il y a deux éléments frappants : la part relativement faible du financement accordé par l'université, puis la part assez importante provenant du financement personnel.

Il faudrait peut-être vérifier, en comparant, ces résultats avec ceux d'autres unités scolaires, pour voir, si ce n'est pas une particularité de notre faculté de voir un certain nombre de projets de doctorats être menés à terme grâce à un financement personnel. En effet, la question se pose : y a-t-il autant de docteurs autofinancés dans les autres facultés de l'UCL?

Les conclusions auxquelles mènerait cette étude comparative pourraient sans doute répondre à la question. En outre, elles mettraient en lumière comment les doctorants parviennent à rester dans le domaine de la recherche fondamentale ou appliquée, et s'ils n'y arrivent pas, pourquoi et comment améliorer la valorisation de la recherche selon les disciplines.

Une autre question financière concerne l'après-thèse : y a-t-il eu, pour ces nouveaux docteurs, une période de chômage?

Un fait rassurant est que pour 73 % des diplômés, il n'y a pas eu un seul jour de chômage dans la foulée de la thèse.



La durée moyenne de la période de chômage ayant affecté 27 % des diplômés est de 8,4 mois. Il va de soi que, selon les cas, elle a pu s'étaler sur un mois seulement ou encore sur plusieurs années.

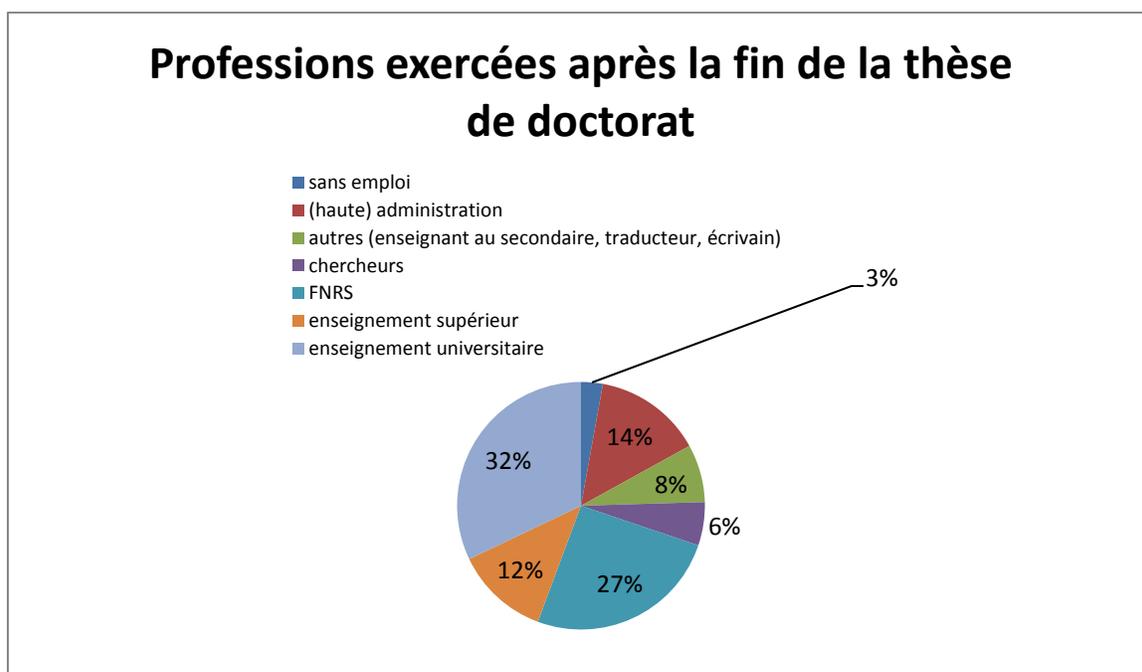
Si on calcule la durée du chômage sur l'ensemble des docteurs, elle est de 1,6 mois (c'est-à-dire environ 7 semaines) par personne.

Les débouchés

La question de première importance est évidemment : « Sur quel emploi a débouché le doctorat? » Les réponses à cette interrogation délicate n'ont pas toujours été très claires. Parfois même, il n'y a pas eu de réponse. C'est pourquoi nous avons décidé

de présenter les résultats – c’est-à-dire les réponses valides ou validables – sous forme de pourcentages.

- Un docteur sur 3 devient professeur d’université (34 %).
- 27 % des docteurs travaillent dans la recherche (Fonds national de la recherche scientifique, FNRS; Chercheurs autonomes).
- L’enseignement supérieur donne un emploi à 13 % de docteurs.
- Près d’un quart des docteurs travaillent dans d’autres secteurs (23 %).
- Au total, 3 % se disent sans emploi.

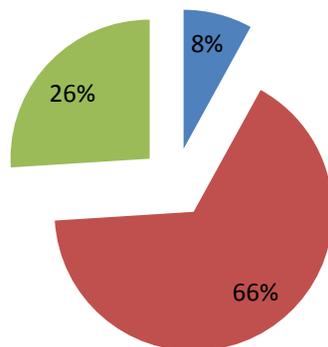


Il y a manifestement des secteurs qui non seulement valorisent le doctorat, mais qui l’exigent pour pouvoir y exercer des fonctions. C’est le cas de l’enseignement universitaire et du FNRS. Ces deux groupes réunissent 55 % des docteurs, et on peut dire que, pour eux, le doctorat était un passage obligé. Mais, pour tous les autres, le parcours valait-il la peine?

Nous avons posé la question aux diplômés afin de savoir si le doctorat avait favorisé leur insertion professionnelle. La réponse positive est largement supérieure à ces 55 % auxquels nous nous attendions :

L'obtention du doctorat a facilité l'insertion professionnelle

■ ne sait pas encore ■ oui ■ non



Pour deux tiers des docteurs, la réponse est positive. Le 8 % se rapportant à ceux qui ne savent pas encore si la réalisation d'une thèse les a aidés dans la recherche d'un emploi nous semble assez normal, car certains jeunes docteurs n'ont pas encore terminé leurs études depuis suffisamment longtemps pour pouvoir se prononcer.

Enfin, un peu plus d'un quart des docteurs n'auraient eu aucun avantage professionnel, selon leurs propres dires, à faire ce parcours.

Ensuite, se pose immédiatement la question : « Si c'était à refaire, le referiez-vous? » Selon la logique professionnelle, on pourrait s'attendre à une réponse négative chez 26 % des docteurs, mais seulement 10 % des diplômés disent qu'ils ne referaient pas le parcours doctoral.

Voici leurs réponses :



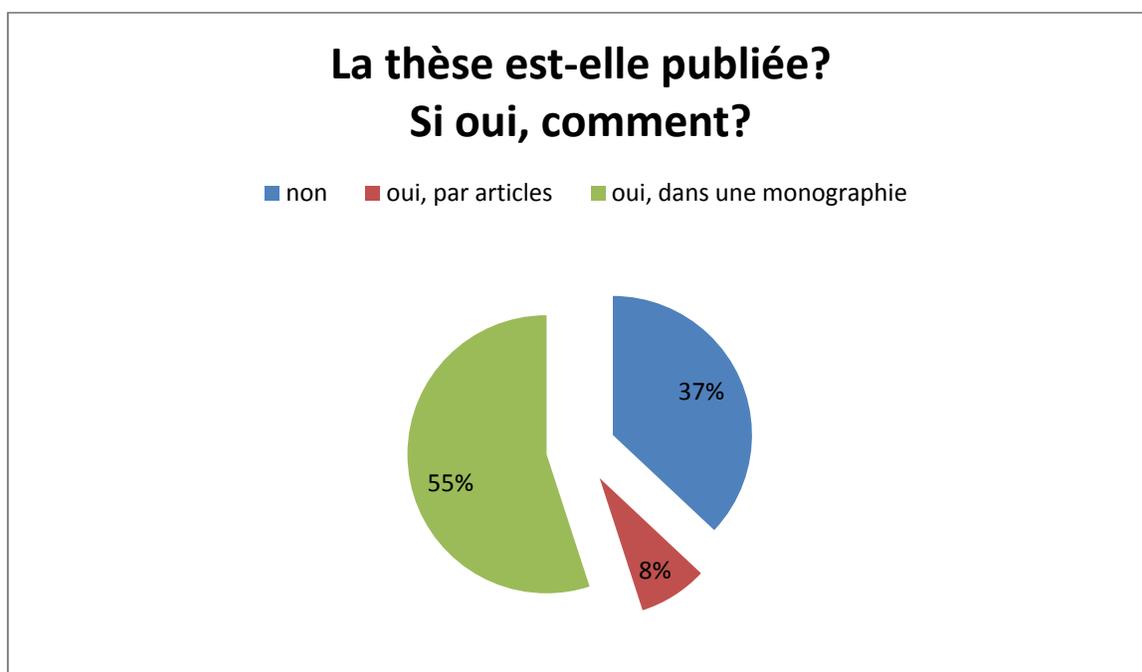
Pour certains de ces docteurs – qui n’ont certes pas démérité après la fin de leur thèse –, le fait de ne pas trouver d’emploi suivant le parcours classique (à l’université ou au FNRS) les a obligés à s’orienter vers d’autres débouchés. Or, dans ces secteurs, la thèse n’était pas « valorisable », et plusieurs ont affirmé que la thèse constituait même un handicap dans la recherche d’un emploi car elle faisait en sorte qu’ils étaient considérés comme des candidats surqualifiés.

La continuité de la recherche

La première question était de savoir si la thèse avait été publiée. Les réponses affirmatives formaient un total de 63 %, alors que les négatives, elles, atteignaient le nombre de 37 %. Nous avons classé dans les réponses négatives les « Pas encore » ou « En voie de négociation » répliqués par des docteurs fraîchement promus, et qui, forcément, ne pouvaient pas encore avoir publié leur thèse.

Si l'on compare ces 63 % au groupe « professeurs d'université plus FNRS », qui représentait 55 % des diplômés, il est réjouissant de voir que la publication de la thèse se fait au-delà des contextes disons plus contraignants. Et si on ajoute, à ces 63 %, toutes les intentions de publication, on peut considérer que la publication de la thèse reste un objectif en soi, en dehors des contraintes professionnelles.

Dans le schéma suivant, nous détaillons également la manière de publier la thèse (par articles ou dans une monographie) :



Enfin, nous avons examiné un à un les 100 dossiers pour déceler – en nous gardant de juger l'aspect qualitatif des publications – une continuité de publication après la thèse.

Nous avons trouvé :

- 11 doctorats trop récents pour déceler une continuité;
- 7 arrêts clairs, voire explicites, de publication;
- 81 diplômés qui ont continué de publier un peu, beaucoup ou énormément sur le plan scientifique;
- 1 écrivain professionnel (ayant déjà fait paraître 3 livres chez Gallimard.)

La volonté de poursuivre la recherche et la publication après le doctorat va donc bien au-delà des seuls besoins professionnels, puisque plus de 80 % des docteurs continuent – chacun à son rythme, bien entendu – à publier des résultats de recherche, après avoir terminé leur thèse.

Aspects positifs : les apports de la recherche

Le docteur interrogé avait la possibilité de donner des réponses personnelles à 3 endroits du questionnaire. Cela constituait évidemment une difficulté pour le dépouillement. J'ai systématisé *a posteriori* tous les aspects abordés, et ai regroupé les avis similaires en formant de vastes catégories.

Étonnamment, 7 grandes constantes – et apparaissant selon une fréquence comparable – se dégagent.

Nous les présentons ici par ordre (légèrement) décroissant.

Le premier apport positif que les docteurs rattachent à la production d'une thèse est la satisfaction qu'ils ont pu retirer de leur travail. Ils évoquent ainsi la satisfaction immense d'avoir accompli un travail *de longue haleine*. Ils soulignent aussi que ce qu'ils ont le plus apprécié, dans le doctorat c'est qu'il s'agissait d'un projet *personnel*, qui leur a demandé un dépassement d'eux-mêmes, qui a augmenté leurs capacités de travail, qui leur a fait prendre conscience de leurs limites, et qui, surtout, leur a apporté une somme considérable de connaissances.

Le second élément que les docteurs estiment le plus réside dans le fait qu'ils ont développé une méthode de recherche ayant été reconnue par leurs pairs. Cela implique qu'ils ont appris à gérer un projet, puis qu'ils ont amélioré leur gestion du temps et leurs sens de l'organisation.

Ces questions d'amélioration de la **méthode** de recherche ont également été à l'origine de beaucoup de ressorts pour la thèse. Beaucoup y voient le développement d'une recherche personnelle reconnue par de grandes sommités, ce qui élève le docteur à un niveau où il peut regarder les grands de son domaine « les yeux dans les yeux ». Ils considèrent que le chemin pour y arriver est conditionné par la gestion des contraintes.

La **valorisation personnelle** est la troisième raison positive que les docteurs donnent, pour faire un doctorat. Ils affirment ainsi que la thèse leur a, ouvert des perspectives professionnelles dans l'enseignement universitaire et dans la recherche de haut niveau. Mais elle leur a aussi permis d'obtenir une valorisation pécuniaire, sans compter qu'ils sont fiers de porter le titre de docteurs.

Les **valeurs relationnelles** viennent en quatrième position des réponses recensées. Les diplômés avouent que c'est la recherche elle-même qui leur a donné l'occasion de s'intégrer dans des *réseaux* internationaux, des *équipes* de recherche. Ils mettent aussi de l'avant qu'ils ont établi des contacts interpersonnels, internationaux et interdisciplinaires ayant amélioré leur aisance communicationnelle.

Les mots *réseaux*, *contacts*, *équipes* sont revenus très souvent dans les réponses, ce qui indique que, pour ces docteurs, le parcours a été facilité par leur environnement humain. D'autres diplômés – plus isolés, comme nous le verrons plus tard – se sont sentis esseulés, et ont déploré le manque de contacts.

Il apparaît clairement que pour beaucoup (mais pas pour tous), le doctorat se fait seul, mais dans une équipe.

En cinquième position viennent des valeurs plus **libertaires**. Les diplômés y vont d'affirmations éloquentes pour relater la latitude dont ils ont pu jouir durant le doctorat :

- C'était une période de *liberté* et d'autonomie, j'avais la responsabilité de mon temps, de mes initiatives – j'ai pu lire!
- J'ai eu beaucoup de *plaisir* à écrire!
- J'ai développé une *autonomie* et une autodiscipline pour arriver à terminer la thèse.

La coercition inhérente au parcours doctoral offre néanmoins et paradoxalement beaucoup de plaisir au chercheur *via* la liberté et l'autonomie que suppose la recherche.

Dans les réponses, nous retrouvons, en sixième position, les acquis liés à **l'enrichissement intellectuel**.

Ils garantissent, ainsi, que cette période leur a procuré un enrichissement intellectuel considérable, leur apportant *rigueur et précision* dans l'acquisition de grandes masses de connaissances – ce qui, en soit, est une forme d'*épanouissement* personnel.

Le terme « rigueur » est revenu d'innombrables fois. L'enrichissement intellectuel est souvent conditionné par un chemin qui se fait dans la rigueur. L'apprentissage de cette rigueur est une valeur en soi pour le doctorant.

Enfin, la septième raison positive que les diplômés mentionnent pour faire un doctorat est qu'il s'agit d'un cheminement permettant d'acquérir plus d'assurance : « La capacité de conceptualisation, d'analyse, de concentration et le fait de poser et de résoudre une question scientifique (problématisation) m'a donné confiance en moi ».

Et, pour indiquer au lecteur qu'il y avait beaucoup d'avis n'apparaissant qu'une seule fois – mais qui étaient toujours intéressants –, nous en citons quelques-uns à titre d'exemple. Certains docteurs associent donc la thèse à la « fatigue », aux « maux d'estomac (si si !!) », à l'« humilité par rapport au réel », au « B-mol dans [l]a vie privée », au *fatwa* de la communauté scientifique internationale », à la production d'un

« livre », à l'obtention d'un « prix », à un long moment de liberté de pensée et de contacts intellectuels, etc.

Aspects négatifs : quelles étaient les critiques?

Nous avons dépouillé nos questionnaires selon le même principe qu'au point précédent. Il est apparu que 20 % des personnes interrogées n'avaient aucune critique à formuler : c'est ce qu'elles prétendaient explicitement.

Les commentaires négatifs peuvent être subdivisés en 5 groupes d'une dizaine de citations. Nous les verrons en détail en procédant par ordre décroissant.

La première plainte des diplômés concerne l'isolement vécu durant les études, mais aussi sur l'encadrement déficient des candidats, par les directeurs, sur le manque de contacts entre les doctorants et leurs directeurs puis sur l'absence de liens entre les doctorants eux-mêmes (10).

Nous voulons rappeler, ici, que notre enquête porte sur les 15 dernières années. Or, il y a environ cinq ans, les universités ont organisé des écoles doctorales qui avaient, entre autres objectifs de rassembler les doctorants en un lieu d'apprentissage de la démarche et de discussion, de contact au-delà du cloisonnement universitaire. Certains des problèmes reliés à ces plaintes d'isolement ont sans doute déjà été résolus grâce à la création des écoles doctorales.

Le deuxième grief rencontré dans les questionnaires tient à l'incertitude des débouchés : lorsqu'on se lance dans la rédaction d'une thèse, on ne sait pas ce qu'il adviendra par après (10). Autrement dit, les doctorants sont insécurisés par une démarche dont ils ne connaissent pas l'issue professionnelle.

La troisième doléance formulée par les diplômés touche la question des difficultés financières, des privations et des sacrifices que demande la réalisation d'un doctorat (7). Ce point est encore abordé par les répondants lorsqu'ils sont interrogés sur le financement des voyages ou sur le paiement des frais d'inscription. Certains aspects encore plus concrets sont aussi notés, comme les problèmes de locaux et les aléas pouvant empoisonner la vie quotidienne du chercheur.

Le quatrième point est une mise en garde contre la « scolarisation ». Pour lutter contre l'isolement des étudiants, on a créé les écoles doctorales. Mais, aux yeux des doctorants, celles-là sont parfois trop « directives », et portent en elles le risque d'une trop grande prise en charge (6).

Il semble que certains doctorants aient éprouvé un malaise à la suite d'un suivi trop étroit et qu'ils aient vécu la démultiplication des démarches administratives comme un empêchement au bon déroulement de leur parcours.

Un cinquième et dernier blâme se rapporte à l'institution elle-même. Selon les commentaires analysés, l'institution universitaire ne serait pas claire quant aux perspectives d'avenir suivant la réalisation du doctorat. Les diplômés disent qu'elle incite les doctorants à compléter la thèse, mais elle les abandonne à eux-mêmes à la fin du parcours (5).

Pour certains docteurs, la thèse représente « une ligne sur le curriculum vitae de leur directeur »; pour d'autres, l'institution est fière d'avoir promu nombre de docteurs alors que ceux-ci se débattent dans de sérieux problèmes dans l'après-thèse (sans recevoir d'aide de la part de l'université).

Quelles sont les améliorations souhaitées?

Elles sont fortement concentrées et se regroupent significativement en deux points.

1. Il faudrait améliorer l'encadrement :

- en précisant davantage le rôle du directeur de thèse;
- en créant et en favorisant des espaces d'échange, de dialogue;
- en intégrant les chercheurs dans des équipes.

Cette demande concerne 35 % des suggestions.

Ce n'est un secret pour personne : la perception que l'on se fait d'un directeur de recherche varie d'un candidat à l'autre. Ainsi pour le même directeur, certains docteurs formulaient explicitement des réserves, alors que d'autres le portaient aux nues. Une part importante du parcours doctoral est conditionnée, pour beaucoup de docteurs interrogés, par la relation qu'ils avaient avec leur directeur de thèse. Néanmoins, pour certains, ce rôle de direction semble assez mal défini.

L'autre aspect de la question est qu'avec les écoles doctorales ou sans elles, il y a encore un besoin de contacts fortement exprimé. Il y a, bien entendu, les rencontres faites lors des colloques; il y a, aussi, des liens tissés avec d'autres étudiants, mais beaucoup de chercheurs en souhaitent davantage pour briser l'isolement dans lequel ils se trouvent.

2. Il faudrait mieux s'occuper des débouchés après-thèse :

- en informant mieux le doctorant, au début de sa thèse, des risques qu'il encourt;
- en informant les milieux professionnels non scolaires des avantages d'engager des docteurs;
- en organisant, dans l'institution même, un temps d'après-thèse avec encadrement et suivi individuel.

Cette demande concerne 15 % des suggestions.

Les questionnaires contiennent, bien entendu, encore plus de suggestions, certes relativement marginales, mais qu'il ne faudrait pas rejeter pour autant, telles que :

- recevoir plus rapidement son diplôme;
- tenir compte des dates de clôture pour le dépôt des candidatures au FNRS;
- augmenter la considération qu'on a pour les doctorants;
- intégrer les doctorants dans l'enseignement aux étudiants de premier cycle;
- ne plus pousser les jeunes à faire une thèse afin d'avoir une main-d'œuvre bon marché;
- cesser d'enjoliver le portrait du parcours doctoral.

Conclusions

Il est possible de tirer plusieurs conclusions après avoir mené une pareille enquête. Nous étions curieux, au départ, de voir dans quelles directions iraient les réponses à ce questionnaire assez ouvert. Ci-dessous, nous tenterons de résumer en 6 points les avis exprimés par les personnes interrogées.

1. Le financement des thèses à la FIAL de l'UCL

Le financement des thèses se fait :

- à 41 % par des ressources extérieures à l'université (ARC, FNRS, FSR);
- à 8 % par des bourses extérieures;
- à 6 % de manière mixte (extérieur + université).

Donc, au moins la moitié des sommes décernées sont financées par des sources externes (selon les réponses reçues, du moins).

- Le parcours est financé à 21 % par l'université.
- Compte tenu du financement mixte, l'université couvre le quart des frais liés à la production des thèses (en octroyant des contrats d'assistantats).
- Le financement personnel compte pour le quart, également, dans le budget des doctorants.

Nous retenons une règle simplifiée pour le financement : la moitié est assurée par un financement externe; un quart, est assuré par l'institution universitaire; et un quart est financé personnellement.

2. L'âge du (jeune) promu à la FIAL de l'UCL

- 37 % des docteurs le sont AVANT 30 ans;
- 63 % des docteurs le sont avant 35 ans;

- 76 % sont docteurs à 40 ans.

En regard d'une époque plus ancienne, il semblerait qu'on termine sa thèse de plus en plus tôt dans la vie de nos jours.

3. *La durée de la thèse à la FIAL de l'UCL*

- On met près de 6 ans (en moyenne) pour terminer la thèse.
- Cette durée est un peu plus courte pour les candidats en langues et lettres et en philosophie. Elle est un peu plus longue pour les étudiants en histoire, en histoire de l'art et en archéologie.

L'objectif de faire des thèses plus « courtes » comme dans le modèle anglo-saxon est-il déjà atteint? Le temps mis pour terminer une thèse à la FIAL est-il supérieur à la durée d'une thèse réalisée dans une autre faculté de l'UCL?

4. *Les débouchés attendant les docteurs de la FIAL de l'UCL*

Beaucoup de candidats expriment l'angoisse de l'incertitude pour l'après-thèse.

- Seulement deux doctorants sur trois sont optimistes quant à l'utilité de la thèse pour l'emploi qu'ils occuperont ultérieurement.
- Pour les autres, une question se pose: « La thèse serait-elle plus profitable au directeur de thèse ou à l'institution universitaire qu'au doctorant lui-même? »

Nous devons nous demander s'il est possible d'exaucer le vœu des diplômés souhaitant bénéficier d'un temps d'après-thèse où ils pourraient profiter d'un encadrement institutionnel essentiellement orienté vers la recherche d'un emploi.

5. *Bilan personnel des docteurs de la FIAL de l'UCL : une évaluation assez bonne*

Même si la thèse n'a pas favorisé l'obtention d'un emploi, seulement 10 % des diplômés ne recommenceraient pas l'expérience (et certains en ont tout de même retiré beaucoup). Ils ne recommenceraient pas, car ils jugent que la balance entre gains personnel et professionnel puis investissements énergétique et financier est trop déséquilibrée.

Pour les autres 82 %, ils recommenceraient! Ce point est plutôt encourageant pour ceux qui viennent de commencer une thèse.

6. *La continuité de la recherche à la FIAL de l'UCL*

L'examen des dossiers individuels montre que 81 % des docteurs ont continué à publier après l'obtention de leur diplôme.

Ce nombre concorde avec l'affirmation de 82 % des docteurs qui ont dit qu'ils referaient la thèse si c'était à recommencer.

Donc, en guise de conclusion globale, nous pouvons observer qu'il y a plus de « continuité » dans la recherche que d'emplois liés à la thèse comme telle. La raison de cela ? Peut-être peut-on la trouver dans la motivation – finalement très personnelle – des projets de recherche.

En terminant, voici quelques conseils

La dernière question du questionnaire était : « Quels conseils donneriez-vous à un jeune doctorant qui commence sa thèse? »

Nous donnons, ici, quelques suggestions que nous avons pu lire, choisies un peu au hasard, mais néanmoins assez représentatives de la plupart des réponses :

1. « Ne la faire [la thèse] que par passion, que si c'est un besoin pour le chercheur; ne pas la faire si c'est pour avoir une première expérience professionnelle. »
2. « Être curieux, patient et perfectionniste. »
3. « Ne pas commencer une thèse sans l'assurance d'un intérêt et d'un soutien actif de la part de son directeur de recherche et de son institution. »
4. « Penser à l'après-thèse et développer des réseaux tant dans le monde universitaire qu'en dehors de celui-ci. »

5. « S'armer de patience et persévérer malgré les phases de doute. Ne pas hésiter à s'affirmer en posant toutes les questions (tant sur le plan de la thèse que sur le plan personnel) qui viennent à l'esprit à son directeur de thèse, mais aussi à d'autres collègues ou aux responsables administratifs, si nécessaire.
Ne pas oublier que la thèse est avant tout un TRAVAIL et pas un mémoire d'étude, et qu'il s'agit de s'épanouir avant tout dans son travail. »
6. « Je lui conseillerais certainement de bien peser le pour et le contre avant de se lancer dans un travail d'une telle ampleur. Envisage-t-il réellement une carrière dans la recherche? »
7. « Prendre du plaisir, ne pas se décourager, bien s'entourer, ne pas hésiter à participer à des écoles d'été, rencontrer d'autres doctorants, s'inscrire plutôt dans une équipe de recherche (projet collectif qui intéresse le directeur de thèse, plutôt que dans une recherche individuelle). »
8. Avoir une volonté de fer.
Ne jamais se décourager malgré les immenses moments de solitude.
Toujours croire à ses idées, même si ce n'est le cas de personne autour de soi (pour autant qu'elles reposent sur un solide fondement).
Envisager de faire un autre projet pour faire fortune.
Ne surtout pas rester enfermé dans son sujet, son réseau et son petit monde; cela ne facilite pas l'insertion dans une structure professionnelle.
Séjourner et travailler à l'étranger : c'est indispensable.
Travailler plusieurs années dans une autre structure que son université d'attache, après sa thèse, s'il souhaite s'y insérer professionnellement le moment venu. Que peut apporter un chercheur ou un enseignant à ses étudiants s'il n'est jamais sorti de chez lui? »
9. « Beaucoup de rigueur pour séparer vie privée et vie professionnelle. Se choisir de bonnes personnes de référence. Ne pas rester seul. »
10. « De manière générale, j'ai souvent raconté à des collègues plus jeunes ma propre expérience : un mélange entre travail « actif » (lectures, assistance à des conférences, colloques, publications) et une relative « passivité », c'est-à-dire qu'il faut se laisser du temps pour qu'un sujet mûrisse, et rester disponibles et ouverts aux rencontres fortuites (j'ai personnellement précisé mon sujet de thèse en rencontrant quelqu'un qui, *a priori* ne travaillait pas en lien direct avec mon projet). »
11. « Ne pas se limiter à la thèse. Avoir une vie à côté et veiller à sa santé. »

12. « N'espère pas trop du diplôme que tu obtiendras : profite de cette expérience pour accomplir un maximum de choses dont tu pourras être fier, quoi qu'il en soit de la suite que tu donneras à ta carrière. »
13. « Sais-tu tout ce que faire une thèse implique? Réfléchis bien à ce que tu veux devenir ou faire APRÈS le doctorat.
La thèse est un contrat de travail à durée déterminée (CDD) qui se mue rarement en contrat de travail à durée indéterminée (CDI). Il ne faut surtout pas tout lui sacrifier.
Essaie de créer des contacts professionnels (en dehors de l'université) qui te serviront après les études.
Partage ton temps (la thèse est quelque chose de prenant, de passionnant mais il faut relativiser et essayer de ne pas y penser 24 heures par jour, 7 jours sur 7), prends des vacances, rencontre d'autres gens (pas seulement des chercheurs) et essaie de garder un équilibre entre ta vie professionnelle et ta vie privée. »
Ta thèse ne changera pas le monde (enfin, pas tout de suite. Lol).
Relativise. C'est super important. »
14. « Se laisser porter par sa passion et apprendre à la canaliser ses énergies en trouvant ses propres méthodes de travail. »

Beyrouth, le 6 mai 2010